

L'adolescence : une épreuve psychique particulière

D. MARCELLI

Professeur de Psychiatrie de l'Enfant et de l'Adolescent, CHSV La Milétrie, Poitiers

RESUME

La problématique de l'adolescence met en jeu à travers ce que nous avons appelé le cercle du corps, le cercle de la famille et le cercle social une série de paradoxes, conflits/oppositions, où chaque fois une conquête est possible mais où aussi un risque potentiel existe. Cette conflictualité permanente caractérise l'adolescent. Face à cette conflictualité, la capacité d'assumer le conflit psychique est donc un facteur essentiel du développement de l'adolescent. De ce point de vue l'investissement de l'espace psychique interne (Philippe Jeammet) est un élément essentiel de la capacité d'un adolescent à affronter ce travail psychique. C'est cet investissement qui permet un renforcement du travail psychique interne et une meilleure tolérance à l'attente et à la conflictualité psychique. En revanche tout ce qui va dans le sens d'appauvrissement de ce fonctionnement psychique : projection, passage à l'acte etc ... réduit les capacités d'adaptation de l'adolescent aussi bien à son monde psychique interne qu'à l'environnement.

Mots-clés : Adolescence, identité, puberté.

INTRODUCTION - GENERALITES

"Adolescence" provient du latin "adolescere" qui signifie grandir. L'adolescence est l'âge du changement car grandir implique de changer. De ce fait, certains définissent l'adolescence d'une façon paradoxale en déclarant : "l'adolescent n'est plus un enfant et n'est pas encore un adulte" ou inversement "l'adolescent est à la fois un enfant et un adulte". L'adolescence est donc l'âge du changement ce qui, comme pour tout changement, implique un risque. Mais l'adolescence est aussi l'âge des paradoxes comme la définition que je viens d'en donner l'implique.

En effet, les paradoxes sont nombreux concernant l'adolescence : par exemple les adolescents sont souvent décrits comme des individus altruistes, en même temps on parle d'eux comme d'individus profondément égoïstes ; les adolescents réclament d'être indépendants, en même temps qu'ils sollicitent leurs parents pour des actes simples de la vie quotidienne ; ils se montrent distants, froids avec leurs parents et à d'autres moments susceptibles, vulnérables, désireux d'un lien presque infantile... On pourrait ainsi énoncer de nombreux paradoxes.

L'adolescence, période de changement, représente une phase charnière pour la constitution de la personnalité. Les "professions" qui s'intéressent à l'adolescence sont très nombreuses : ethnologues, sociologues,

éducateurs, psychologues, médecins somaticiens, psychiatres mais aussi philosophes, policiers, juges des enfants... Il y a beaucoup de monde autour de l'adolescent comme en témoignent "les bruits médiatiques" actuels. Parlant d'adolescence chaque spécialiste a tendance à tenir son discours propre ignorant en grande partie celui des autres ou à tout le moins considérant que son discours est plus important et plus pertinent que celui des autres...

Dans la suite de ce texte, c'est bien entendu le point de vue du psychologue et psychiatre d'adolescent qui sera prévalent. Cependant il ne faut pas oublier les autres points de vue en particulier celui des sociologues. En effet, nos sociétés sont devenues des sociétés de classe d'âge dans lesquelles l'adolescence occupe une fonction charnière. Bien sûr, il y a plus d'un lien entre adolescence et rituel de passage. La majorité des sociétés ont développé des rituels de passage. Il est peut-être possible de formuler l'hypothèse que plus une société est hiérarchisée, traditionnelle plus les rites de passage sont eux aussi hiérarchisés, codifiés, limités dans le temps et dans l'espace. Les échanges avec les ethnologues montrent que si les rites de passages sont très différents d'une société à une autre, un certain nombre de constantes y sont retrouvées régulièrement :

- un moment de séparation avec le milieu familial traditionnel. Les adolescents initiés sont "séparés" et vont ailleurs, cet "ailleurs" pouvant être : dans une autre famille, un autre membre de la même famille, dans un autre endroit du village, lieu spécifique où il y a d'autres adolescents, dans un autre village, dans un lieu plus ou moins éloigné du village ...
- le groupe des "pairs". Les rituels sont en général collectifs, très rarement individuels. Ils impliquent un ensemble d'individus d'âge relativement proche ...
- beaucoup de rituels impliquent au moins une nuit passée à l'extérieur hors du toit familial, hors du village ... Parfois ce

temps est un peu plus long : deux/trois nuits, rarement plus ...

- enfin on constate souvent une certaine prise de risque : affronter un danger extérieur, réaliser une performance physique, etc... La caractéristique de cette prise de risque est d'être généralement unique, de ne pas se répéter. Le passage et l'affrontement à ce risque permettent l'accession au statut d'initié et rendent inutile la répétition de ce risque.

Dans toutes ces sociétés hiérarchisées et traditionnelles, chaque individu occupe une place assignée et doit tenir un rôle précis au cours de ces rituels de passage. On peut dire que la fonction des rituels est précisément de définir à chacun une place dans la société, place qui tient compte à la fois de ses compétences et de son histoire. L'individu se trouve inscrit dans une lignée et dans une histoire familiale et collective qui transcende l'individualité.

D'une certaine manière, dans nos sociétés occidentales on observe l'inverse de ce qui est constaté dans les sociétés dites traditionnelles : il existe une évidente dilution des rituels aussi bien dans leur définition ou leur forme que dans leur durée au cours de l'adolescence.

En effet, il n'est pas rare de noter que cette période s'étend sur plusieurs années, voire une dizaine d'années (12-20 ans, voire plus ...). Par ailleurs, il n'y a plus guère de code établi entre les parents et les adolescents et la majorité des "rituels sociaux" des générations précédentes telle que la communion solennelle, le départ à l'armée, ne concernent maintenant que la minorité d'une classe d'âge ...

J'ai dans d'autres travaux émis l'hypothèse suivante : ce que les parents nomment communément "la crise d'adolescence" s'apparente d'une certaine manière au rituel initiatique de nos sociétés occidentales qui sont d'abord et avant tout des sociétés prévues pour gérer l'affrontement et la crise :

sociétés de crise, elles ont probablement pour premier souci de permettre aux individus de s'affronter aux crises afin de mieux pouvoir les résoudre. De ce point de vue, il est peut-être permis de penser que, lorsque les parents attendent la "crise" chez leur adolescent, ils préparent ce dernier à affronter les crises qu'il aura à subir dans le cours de sa vie ...

CRISE D'ADOLESCENCE, TRAVAIL PSYCHIQUE D'ADOLESCENCE

Si l'expression "crise d'adolescence" a eu son heure de gloire auprès des spécialistes dans les années 60/70, peu à peu on a préféré à ce terme l'expression : travail psychique de l'adolescent.

Je voudrais en quelques mots insister sur l'importance de cette différenciation car les enjeux sous-jacents me paraissent importants.

Si l'expression "crise d'adolescence" a eu des effets heureux permettant de différencier les comportements originaux de certains adolescents d'une sémiologie psychiatrique avérée (par exemple un adolescent se regardant de façon un peu trop insistante dans la glace n'est pas nécessairement un adolescent présentant un doute de son identité en terme de menace de schizophrénie...), en revanche cette conceptualisation a eu un risque majeur : celui de l'attentisme et du laisser faire. En effet, face à cette "crise d'adolescence" il était urgent de ne pas se presser, en particulier de ne pas faire un diagnostic trop précoce donc de laisser le temps passer ... Des auteurs célèbres ont même déclaré que "le meilleur traitement de l'adolescence c'était le temps" (Winnicott). Bien entendu Winnicott signifiait par là, la nécessité de ne pas proposer de diagnostic hâtif sachant qu'une majorité d'adolescents, finalement, "vont bien" comme l'ont, depuis, confirmé de nombreuses enquêtes épidémiologiques. Mais cela a aussi pu être compris comme une

nécessité d'attendre et de voir venir. Or en matière de psychopathologie l'attentisme aboutit souvent à la constitution d'états de plus en plus fixés, de moins en moins mobilisables.

L'adolescence a aussi été comparée à un "travail de deuil" : dès 1958 Anna Freud avait établi un parallèle entre les états de deuil et les caractéristiques de la pathologie de l'adolescent : "un certain deuil des objets du passé est inévitable" déclarait-elle parlant du travail psychologique auquel tout adolescent est confronté.

Cette comparaison sera reprise par maints auteurs, certains faisant même du "travail de deuil à l'adolescence" le fil rouge, l'axe de compréhension et de repérage primordial de l'ensemble des remaniements psychologiques constatés à cet âge. P. Blos (1962), Frank et Hellman (1963), M. Laufer (1966) ont, dans la littérature anglo-saxonne d'inspiration analytique, repris cette comparaison entre processus de deuil et travail psychologique de l'adolescence. Parmi les auteurs de langue française, le premier à avoir insisté sur cette comparaison est probablement A. Haim qui, en 1970, écrit : "comme l'endeuillé, l'adolescent reste un certain moment abîmé dans le souvenir de ses objets perdus et, comme lui, l'idée de la mort lui traverse l'esprit. Mais comme la dynamique de deuil normale permet d'en entreprendre le travail, celle de l'adolescence fait que rien ne se fixe".

Cependant cette comparaison allait durablement obscurcir la vue des cliniciens rendant particulièrement difficile la distinction entre ce qui serait la dépression inévitable liée à l'adolescence même et la dépression-épisode pathologique de l'autre. S'il y a de la dépression dans toute adolescence, les frontières se brouillent, les limites des cadres sémiologiques s'estompent. On peut s'en féliciter si cela aboutit à une meilleure compréhension des événements psychiques sous-tendant la problématique de la dépression ou celle de l'adolescent. Mais on peut

aussi le regretter si cela conduit à méconnaître des besoins thérapeutiques spécifiques pour ceux qui souffrent d'un état dépressif, lequel non seulement ne guérira pas spontanément, mais en outre entrave le processus psychique normal de l'adolescence.

Il était donc nécessaire de sortir du modèle de la "crise d'adolescence" avec ses risques d'atermoiement et du modèle du "travail de deuil" avec ses risques de confusions entre le normal et le pathologique.

La position actuelle des spécialistes de l'adolescence est un peu différente. Il s'agit désormais de tenter de repérer, parmi les manifestations inhérentes au travail psychique de l'adolescence, ce qui est du domaine propre à ces transformations et ce qui, à l'inverse, témoigne de certains traits pathologiques menaçant de se fixer et surtout entravant le travail de cette transformation. Il s'agit donc de tenter de trouver sinon une frontière du moins une différenciation entre ce qui est du bouleversement normal de tout adolescent et ce qui déjà signe l'enclenchement dans un processus psychopathologique.

Bien entendu cela est plus facile à énoncer qu'à évaluer, cependant une bonne connaissance de la dynamique de l'adolescence paraît de ce point de vue souhaitable.

Lorsque que je parle d'adolescence, je propose volontiers cette métaphore : l'enfance est une période tranquille et silencieuse, lisse comme la surface d'une mare dont les eaux sont calmes, la puberté pourrait être comme un pavé qu'on jette dans cette mare provoquant des ronds de perturbations concentriques. Je décris habituellement trois cercles de perturbations qui diffusent depuis le "pavé de cette puberté" : le cercle du corps, le cercle de la famille et le cercle de la société. Allant du plus intime au plus général ces trois cercles sont liés les uns aux autres, ont des retentissements les uns sur les autres mais cette métaphore est

utile pour fixer les idées et pour mieux se représenter le travail psychologique de l'adolescence et en distinguer les divers enjeux.

1. Le cercle du corps

a) L'émergence pubertaire définit l'entrée dans l'adolescence. La puberté commence entre 10/13 ans chez la fille, 11/14 ans chez les garçons. Une fois le processus pubertaire enclenché, il se déroule de façon tout à fait identique, passant par les mêmes étapes d'un individu à l'autre. En revanche il existe de très grandes variations dans les dates de début, de fin et dans la durée de la puberté. Ainsi le processus pubertaire peut dans certains cas durer six mois et dans d'autres cas s'étendre sur deux ans et demi/trois ans. De même il peut commencer très tôt sans que cela soit pathologique, par exemple à partir de 8 ans chez la fille (c'est l'extrême normale d'une puberté précoce non pathologique chez la fille). comme il peut commencer beaucoup plus tard par exemple 13/14 ans (puberté tardive mais qui reste dans les normes de la physiologie). On aura compris que si, sur un plan physiologique cela est normal, pour l'adolescent ces grandes variations sont susceptibles de créer des disparités qui sont source d'un grand désarroi voire d'une grande souffrance. Ainsi, bien que la puberté soit un processus relativement invariant dans sa forme, c'est un processus qui crée des écarts dans sa dynamique comme dans sa temporalité à l'intérieur même de la classe d'âge des adolescents. Cette dispersion peut être cause de souffrance chez l'individu : l'adolescence est probablement l'âge où la pression physiologique crée le plus grand écart par rapport à la norme, à une période où précisément les adolescents ont besoin de ressembler d'une manière très précise à une norme.

Quoi qu'il en soit, l'émergence pubertaire marque l'entrée dans l'adolescence, ce qu'on peut appeler d'une certaine manière la

"première adolescence". Ultérieurement l'adolescence représentera le temps d'intégration de ce qui s'est passé pendant cette première période pubertaire. Toutefois, même si cette puberté est attendue par l'adolescent qui désormais est en général informé de ces événements physiologiques, elle représente cependant une surprise : la puberté est toujours vécue comme quelque chose d'imposé qui vient de l'extérieur, qui est subi par l'adolescent. C'est un événement que l'adolescent n'a pas choisi et que, d'une certaine manière, il ne maîtrise pas : pour certains adolescents, cela peut être tout à fait intolérable d'être mis ainsi dans une situation de passivité par rapport à quelque chose qui se produit dans son corps, à son insu pourrait-on dire.

b) Enjeux psychiques : la transformation pubertaire suscite un double enjeu au niveau du corps de l'adolescent :

- la nécessité de maintenir un sentiment de continuité d'existence dans un corps en changement ;
- la nécessité d'intégrer cette transformation pubertaire dans le fonctionnement psychique.

On pourrait énoncer le premier enjeu sous forme d'un paradoxe : comment avoir un sentiment continu d'existence alors même que l'individu est confronté à d'incessants changements (comment changer tout en restant le même ?). Les changements se traduisent bien entendu par tous les sentiments de doute sur le plan physique comme sur le plan psychique. L'attention portée au corps, les inquiétudes sur les différentes parties de ce corps, les éventuelles craintes d'allure dysmorphophobique témoignent toutes de ce doute au plan physique. L'adolescent reste souvent de longues heures dans la salle de bain : ce n'est pas tant pour se laver que pour effectuer un travail de reconnaissance, de réappropriation quotidienne de son corps... Au plan psychique le doute se traduit bien entendu par toutes les

questions ontologiques : "qui suis-je", "que deviendrai-je", etc ...

L'émergence de ce doute, de ces questionnements sur le corps et l'identité suscitent bien évidemment des affects anxieux. On sait que l'anxiété débute très fréquemment à l'adolescence comme en témoignent les multiples enquêtes rétrospectives effectuées auprès d'adultes anxieux. Le plan identitaire narcissique est alors sollicité, réveillant directement le vécu de la petite enfance lié en particulier à la stabilité des premières relations ou à leur défaillance. Ce sont les relations d'objets précoces et leur satisfaction éventuelle qui sont ici évoquées. Les défaillances dans ces relations d'objets précoces, les carences graves, les manques mais aussi les relations trop symbiotiques représentent autant de menaces réactualisées sur le sentiment continu de l'existence. C'est la raison pour laquelle les difficultés de la petite enfance constituent un facteur très important de prédiction pour la survenue de difficultés à l'adolescence, comme c'est en particulier le cas pour les troubles du sommeil grave entre 12 et 36 mois (M. Choquet, 1994). En revanche l'existence de bonnes relations d'objet précoces, d'une image interne de relation rassurante et apaisante (en termes kleinien : un bon objet interne) développe chez l'adolescent une capacité de rêverie, de rêves, de dialogue interne et surtout une certaine tolérance à la souffrance et à la conflictualité. Ce sont des éléments tout à fait essentiels pour pouvoir affronter les tensions psychiques que représente le travail de l'adolescence.

Intégrer la transformation pubertaire est le deuxième enjeu avec toute la problématique de l'identité sexuée qui s'y rattache. Si l'enfant avait pu laisser dans l'ambiguïté ou l'indécidabilité le fait d'être soit garçon ou fille, soit garçon et fille, avec l'émergence pubertaire, cette ambiguïté n'est plus tenable. L'enfant doit renoncer à l'omnipotence infantile, c'est à dire à la possibilité

d'imaginer qu'il disposait d'une bisexualité potentielle.

L'émergence pubertaire impose à l'adolescent un choix, le choix fait par son corps qui n'est pas nécessairement le choix fait par son fonctionnement psychique. Certes dans la majorité des cas, le "sexe de l'âme" et le "sexe du corps" s'accordent et se renforcent. En revanche dans quelques cas, la pathologie est là pour nous montrer combien les distorsions peuvent être source de souffrance et de psychopathologie : c'est le cas de façon caricaturale chez les adolescents transsexuels ou, à un moindre degré, chez les adolescentes anorexiques mentales. L'émergence d'un sexe reconnu dans le corps implique, outre la reconnaissance de son identité sexuée, la définition de ses identifications sexuelles. Les identifications sexuelles imposent le remaniement des relations à autrui, à un autre différent. Cependant cette élaboration est plus caractéristique de l'adolescent plus âgé, on le verra ultérieurement. En revanche dès l'émergence pubertaire, le jeune adolescent est confronté à un manque fondamental, le manque de l'autre, le manque lié à la complémentarité des sexes. C'est ce manque que l'individu pendant toute la suite de son adolescence devra assumer, élaborer et si possible intégrer...

Ce manque directement issu de la transformation pubertaire et de la définition sexuelle du corps conduit à deux des axes psychopathologiques essentiels de l'adolescence, d'un côté la problématique de la perte et de la dépression, d'un autre côté la problématique de la dépendance et des recherches de substitution, vécus dont l'intensité peut être redoublée par des contraintes liées au "cercle de la famille".

c) La menace anxieuse résulte très directement de cette transformation du corps et de la nécessité de s'inscrire dans un choix identitaire sexué. Le doute introduit par les flottements identitaires transitoires alimente cette anxiété dont les formes

typiques à l'adolescence sont représentées par les crises d'angoisse aiguës (attaques de panique), les dysmorphophobies, les diverses phobies sociales (en particulier phobies scolaires). A un degré supplémentaire la transformation subie par l'adolescent et la nécessité de s'affronter au manque peuvent être intolérables provoquant un vécu de rupture dans le sentiment de continuité ouvrant aux angoisses d'effondrement, de néantisation.

2. Le cercle de la famille

A mesure que le corps se transforme et se spécifie dans un sexe, les relations aux parents vont devoir se transformer sous l'impact de cette maturité sexuelle. L'adolescent ne peut plus conserver "l'innocence" des relations qu'enfant il avait avec ses parents. L'émergence pubertaire avec le réveil pulsionnel qui l'accompagne confronte l'adolescent à la menace incestueuse mais aussi aux éventuels désirs parricides.

a) Enjeux psychiques : l'adolescent doit donc "se séparer" de ses parents, et par cette nécessité même il éprouve une menace : celle de se perdre. Nouveau paradoxe de l'adolescence : comment se séparer de ceux auxquels on cherche en même temps à s'identifier, c'est à dire les parents ... L'adolescent est alors guetté par deux menaces opposées :

- comment s'identifier (en particulier aux images parentales) sans être menacé par la confusion d'identité (si je ressemble trop à mon père/ma mère, ne suis-je pas menacé de ne plus exister moi-même ?)
- comment se séparer, s'éloigner, se différencier sans être menacé par la perte, l'abandon, la dépression ...

Peter Blos a conceptualisé cette ligne conflictuelle comme étant ce qu'il a appelé la seconde phase de séparation/individuation ou plus récemment le travail de désengagement du lien à l'objet oedipien.

Donnons un exemple très concret de cette problématique. De nombreuses mères ont vécu ce moment particulier : pendant l'enfance elles savaient à peu près toujours où était leur enfant : même si elles n'étaient pas avec lui, elles savaient que celui-ci était à l'école, chez la gardienne, avec l'autre parent, etc ... Soudain une après-midi, rentrant à la maison, l'enfant n'est pas là et elles le cherchent désespérément : typiquement celui-ci a 12/13 ans. Il est absent, le parent téléphone chez les parents des amis et ne réussit pas à le retrouver. En général l'adolescent arrive quelques heures plus tard, vers 19 ou 20 heures, déclarant qu'il a passé l'après-midi chez son/sa nouvel(le) ami(e) ... On peut dire qu'au cours de cette première après-midi, un acte symbolique de "séparation" a été posé : pendant quelques heures le parent n'a pas su où était l'adolescent. Ce dernier a, d'une certaine façon, échappé à l'espace psychique parental. Ce type d'interaction s'observe fréquemment à travers ce que les parents appellent "confiance" : les parents déclarent qu'ils le laissent libre mais simplement ils veulent savoir où il est ... L'adolescent récrimine, avance qu'il ne sait pas toujours à l'avance ce qu'il va faire avec ses copains ... Les parents disent ne pas pouvoir faire confiance à l'adolescent, l'adolescent dit ne pas supporter le besoin de ses parents de toujours savoir où il est : même si ses parents ne savent pas où il est, il ne fait pas pour autant de bêtises dit-il ... En réalité ce qui est en jeu dans cette interaction c'est du côté parental la difficulté à renoncer au lien précoce de l'enfance, du côté de l'adolescent la nécessité de se défaire de ce lien. Lorsque cela se fait aisément chacun y trouve une part nouvelle d'autonomie. Lorsque cela ne peut se faire, les uns et les autres s'installent dans une relation d'emprise ou de provocation, source de souffrance et de comportement pathologique ...

Ainsi le remaniement du lien aux parents est-il lui aussi dominé par un double enjeu : d'un côté la nécessité de se séparer mais de

l'autre la menace de se perdre, d'un côté la conquête possible de l'autonomie, de l'autre la menace potentielle de la dépression.

b) La conquête de l'autonomie : il faut préciser d'emblée que l'autonomie n'est pas l'indépendance et que dans toute autonomie il y a la reconnaissance des limites. A travers le besoin de se séparer, l'adolescent est à la recherche/conquête de ses "limites" aussi bien au plan de son corps propre (limite dans ses besoins physiologiques : alimentation, besoin de se vêtir ..., limites dans son style d'habillement, dans ses performances physiques), de ses compétences intellectuelles et aussi dans le domaine du lien social (un des modèles les plus typiques de cette recherche de limites par rapport aux interdits parentaux étant l'heure de sortie ou de rentrée d'une soirée). Du fait de cette recherche de limites, l'adolescent a besoin de "désidéaler ses parents", désidéalisation qui représente l'action symbolique de ce qu'on pourrait appeler le "meurtre parental" comme Winnicott l'a, de longue date, spécifié : grandir est un acte agressif et dans toute adolescence il y a un meurtre : celui des parents ... Il s'agit en effet de prendre symboliquement la place des parents, c'est à dire d'une certaine manière de les supprimer. Le passage de l'enfance à l'adolescence se marque par le passage du fantasme d'abandon propre à l'enfant au fantasme parricide incestueux propre à l'adolescent.

Ce fantasme parricide incestueux est dominé par la menace de la pulsionnalité débordante avec l'excitation non contrôlable que l'adolescent redoute. Ceci s'observe de façon parfois très concrète à travers certaines "scènes familiales" où l'adolescent déclare à l'un de ses parents : "tu m'énerves" ... "si ça continue je ne sais pas ce que je vais te faire" ... : adolescent et parent face à face sont l'un et l'autre menacés par ce débordement pulsionnel.

De ce point de vue la présence de l'autre parent, en particulier du parent du même

sexe, est tout à fait essentielle pour s'interposer dans cette menace d'une escalade pulsionnelle débordante.

Confronté à cette menace, l'adolescent s'éloigne. Il s'éloigne pour les deux raisons énoncées ci-dessus, d'une part pour s'autonomiser et trouver des limites, d'autre part pour protéger ses parents et se protéger lui-même de sa pulsionnalité. C'est alors qu'il est en proie à des fantaisies de tristesse et d'abandon : menace dépressive liée à ce besoin d'autonomisation et à ce désengagement du lien à l'objet oedipien.

c) La menace dépressive provient directement d'un certain nombre de pertes certaines symboliques, d'autres plus réelles, concrètes : perte de la quiétude de l'enfance, perte de la stabilité de l'image du corps, perte du refuge parental préoedipien, c'est à dire les parents protecteurs du petit enfant. Le flottement identitaire, la perte du système d'idéalisation infantile sont des éléments qui participent à cette souffrance dépressive.

Au plan des conduites, cela se manifeste très concrètement par les fréquentes fluctuations d'humeur que présentent l'adolescent : crises de larmes, moments de cafard et de "déprime". Ces moments traduisent les fluctuations thymiques normales liées à l'adolescence mais elles témoignent en même temps du potentiel dépressogène caractéristique de cet âge. Si comme cela a déjà été évoqué l'adolescent ne peut tolérer ces moments de souffrance, en particulier parce que cela le renvoie à des périodes de souffrance de la petite enfance (séparations multiples, placement, carence affective précoce ...) il risque alors d'évacuer le malaise par des conduites à type de passage à l'acte, projection agressive, etc ... En revanche, si l'adolescent tolère ces moments de souffrance il pourra les intégrer et les surmonter dans des comportements de réparation, sublimation, création ...

Cette dysrégulation physiologique de la thymie confronte également l'adolescent

avec la problématique du besoin et de la dépendance. C'est lorsqu'on s'éloigne de l'objet investi que le besoin de cet objet se fait sentir. Si la prise de distance nécessaire à l'adolescence renvoie à des moments de rupture de liens dans la petite enfance, l'adolescent risque de ne pas pouvoir assumer ce moment de flottement et éventuellement de se tourner vers des objets de substitution pour masquer la perception émergente de son besoin de dépendance ...

3. Le cercle social

Ce n'est plus ici l'identité narcissique qui est en question mais les identifications, en particulier les identifications sociales.

L'adolescent s'éloignant de ses parents se retrouve comme on l'a dit de façon métaphorique "dans la rue", c'est à dire plongé dans les relations sociales. Un élément essentiel est alors à évaluer : la capacité de cet adolescent à déplacer ses besoins insatisfaits et impossibles à satisfaire sur les relations aux autres ou sur les relations "autres". Désormais les parents ne sont plus en mesure de fournir à cet adolescent la totalité des satisfactions qu'il pouvait recevoir d'eux du temps de son enfance. Désormais une partie des satisfactions ne pourront provenir que de l'extérieur de la famille. C'est dire l'importance du réseau social qui a pu se constituer dans l'enfance et surtout dans la grande enfance, c'est à dire entre 8/9 ans et 11/12 ans. Certains ont appelé cette période l'âge adulte de l'enfance.

Au cours de cette grande enfance le rôle de ces déplacements d'intérêt est essentiel. Ils permettent l'ouverture vers la sublimation et la connaissance, vers des liens de socialisation diversifiés avec les autres adultes mais aussi avec les camarades, vers des investissements sublimés : sportif, culturel, artistique etc ...

Tous ces "déplacements" ont pour rôle d'autoriser une prise de distance par rapport

aux objets oedipiens et de préfigurer le désengagement de l'amour oedipien en éprouvant des expériences de satisfaction de plus en plus différenciées. En même temps ces déplacements permettent de découvrir différents rôles sociaux et de "faire des expériences". Tout ceci sera repris au moment de l'adolescence. En effet, toutes les enquêtes montrent combien pour l'adolescent "faire une expérience" est une motivation puissante. Bien entendu, on se trouve confronté ici au problème des limites en particulier des limites sociales, c'est à dire de la rencontre avec la loi.

a) La découverte de l' "objet d'amour"

L'adolescent s'éloigne de ses parents parce qu'il est poussé par le besoin, le désir, l'espoir de découvrir de nouveaux objets d'amour, des "objets" qui le mettent à l'abri de la menace incestueuse. Mais pour accepter cette prise de distance il faut que l'adolescent imagine un objet qui soit susceptible de prendre la place de l'objet d'amour oedipien. Enoncer autrement : il faut que l'adolescent pense pouvoir obtenir des plaisirs et des satisfactions au moins égales sinon supérieures à ce qu'il obtenait de ses "objets oedipiens" c'est à dire ses parents. Pour ce faire il doit donc déplacer ses investissements d'intérêt et d'amour. Dans le cadre de ces déplacements, le rôle des relations aux pairs est tout à fait essentiel. Elles permettent un jeu d'identification de rôle, en particulier les identifications avec les amis, au cours desquelles pourra être explorée une problématique essentielle, celle de l'activité/passivité.

Dans ces relations aux pairs on pourrait différencier :

- le temps des copains, de la bande. Il s'agit plus particulièrement des jeunes adolescents et peut-être un peu plus des garçons que des filles. C'est le temps des relations au sein de petits groupes avec une certaine homogénéité dans la bande (on est tous pareils, on se ressemble, il

n'y a pas de différence) homogénéité qui permet d'atténuer les doutes liés au flottement et aux transformations physiques ...

- le temps de l'ami qui est toujours du même sexe, relation qui caractérise plutôt la fille et plutôt l'adolescent d'âge moyen. Relation de projection narcissique typique (relation qu'on pourrait appeler homomorphe, plutôt que homosexuelle) il s'agit bien sûr d'une relation essentiellement identitaire.
- enfin le temps de la petite amie ou du petit ami : toujours hétérosexuelle cette relation est plutôt caractéristique du grand adolescent. La découverte du petit ou de la petite amie traduit bien entendu l'intégration de la différence des sexes, c'est à dire non seulement la capacité de se reconnaître soi-même dans un sexe mais peut-être plus encore d'accepter la différence anatomique des sexes c'est à dire la reconnaissance de l'autre sexe.

A travers la relation au petit ami il y a également l'intégration de la différence des désirs. Ceci est essentiel à l'adolescence et le distingue de l'enfant. En effet, l'enfant attend essentiellement qu'on satisfasse son désir, satisfaction qui s'exprime sous la forme habituelle : faire plaisir à maman ou à papa ... En revanche, l'adolescent est introduit à la notion d'altérité du désir ou en d'autre terme à la question : "qu'est-ce que l'autre désire pour moi..." Une trace clinique très concrète de cette problématique s'observe à travers l'habituelle timidité dont font preuve un nombre non négligeable d'adolescents. Cette timidité peut d'ailleurs parfois se renverser dans les attitudes de prestance et de provocation qui sont souvent l'envers social de cette problématique individuelle.

Bien évidemment, la relation au petit ou à la petite amie introduit à la sexualité et à la pratique sexuelle.

b) Stabilisation de l'idéal du moi

L'idéal du moi est l'héritage de l'adolescence comme le surmoi est l'héritage du complexe d'Oedipe (P. Blos). L'idéal du moi est cette instance psychique qui oriente la vie du sujet, évalue sa capacité grâce à l'écart existant entre cet idéal et le moi actuel (trop grand cet écart peut provoquer dévalorisation, mépris ; trop étroit cet écart peut entraîner sentiment d'omnipotence, excitation d'allure maniaque), par conséquent cet écart maintient l'"estime de soi" dans des limites acceptables.

Si le choix de l'objet d'amour s'étaye en grande partie sur un déplacement de l'amour oedipien direct (relation avec le parent de sexe opposé), l'idéal du moi de l'adolescent s'organise et se stabilise dans la relation oedipienne indirecte c'est à dire avec le parent du même sexe. Dans cette lignée, entre l'adolescent et son parent du même sexe, c'est l'enjeu d'un subtil équilibre entre relation de rivalité et relation d'identité.

Dans la vie quotidienne, cet enjeu soulevé par l'idéal du moi en cours d'élaboration se perçoit aisément d'une part dans l'investissement de la connaissance et le rapport au savoir, d'autre part dans le problème du choix, en particulier le choix professionnel.

La capacité à s'approprier un savoir et plus encore à prendre plaisir à cette appropriation est une découverte de l'adolescence.

Bien sûr, il s'agit là en partie de la pulsion épistémophilique, part sublimée de la curiosité sexuelle infantile. Mais plus spécifiquement à l'adolescence, il y a la découverte de la puissance que procure l'appropriation de ce savoir en particulier dans la relation de rivalité avec le parent du même sexe. Pour l'adolescent il y a là un nouveau paradoxe : en effet, il doit être suffisamment à l'aise dans un rapport de rivalité agressive avec son parent du même sexe, mais cette aisance n'est possible que s'il se sent suffisamment identifié c'est à dire qu'il ait accepté

au préalable une position de soumission à ce parent (dit en d'autre terme : s'identifier implique de se laisser "pénétrer", envahir par les caractéristiques de l'autre). Selon l'équilibre entre ces deux tendances, le champ du savoir que l'adolescent s'appropriera pourra être conforme aux désirs du parent ou au contraire en opposition à ces désirs (par exemple un adolescent connaît tout dans un domaine ignoré, ou dévalorisé par son père mais en revanche est "ignorant" dans le domaine investi par le père). Précisons que par "savoir" nous n'entendons pas uniquement le savoir scolaire mais toute forme de savoir qu'il soit culturel (la musique par exemple), sportif (tout connaître d'une pratique ou de ceux qui la pratiquent : les noms et la vie des sportifs), artistiques etc ...

Cette appropriation d'un savoir et le plaisir que l'individu en tire est une spécificité de l'adolescence. Cela correspond, au plan du fonctionnement cognitif, au travail du subjectivation c'est à dire la capacité du jeune à se reconnaître comme sujet actif de ses pensées, de ses désirs, de son savoir. C'est le préalable à la capacité de faire un choix.

L'issue de ce travail de stabilisation de l'idéal du moi se condense dans la problématique du choix, le choix professionnel étant, de ce point de vue, caractéristique. Choisir implique aussi de renoncer.

Ce renoncement n'est acceptable que si le choix est source potentielle de plaisirs, d'intérêts, de bénéfices supérieurs. Au plan symbolique, choisir implique évidemment la capacité à se confronter à la castration, c'est à dire à la perte de l'omnipotence infantile et à la reconnaissance de limites.

Au plan identificatoire, choisir implique d'accepter de ressembler à ..., de se "laisser pénétrer" par telle ou telle caractéristique identitaire. L'adolescent doit accepter l'idée que choisissant cela il ressemble peu ou prou à l'un de ses parents et surtout à celui du même sexe.

L'investissement de la scolarité condense les deux aspects précédents, d'une part l'investissement du savoir, d'autre part la nécessité du choix. Signalons simplement que ce choix semble se faire d'autant plus tôt dans le cursus scolaire que l'adolescent présente des difficultés qui par elles-mêmes entravent les possibilités de choix de l'adolescent : paradoxe en forme de cercle vicieux que les problèmes des collèges et lycées illustrent aisément.

c) La menace addictive : instaurer une dépendance relationnelle et/ou affective à l'égard d'un(e) ami(e) ou d'un(e) petit(e) ami(e), rompre en partie sa dépendance infantile à l'égard de ses parents suppose chez l'adolescent une capacité à la prise de distance, à affronter les affects anxieux et dépressifs sans pour autant se sentir submergé d'angoisse ou envahi de sentiments d'effondrement, d'abandon. Inversement une trop grande fragilité affective, des antécédents de carence ou d'excès de liens peuvent entraver ce travail psychique. Il n'est pas rare alors que l'adolescent "déplace" cette dépendance douloureuse et subie dont il ne peut se dégager vers une dépendance active et recherchée à l'égard de produits, de conduites, de sensations.

Les enquêtes épidémiologiques montrent que l'adolescence est l'âge d'apparition des conduites de dépendance (tabagique, alcoolique, toxicomaniaque mais aussi alimentaire) et des recherches de sensations (prises de risques). Si ces conduites ont souvent dans un premier temps, la signification d'une recherche d'expérience vécue et de limite, leur répétition et leur escalade inscrivent l'individu dans "un processus de dépendance" dont le rôle est en général de faire l'économie du travail psychique décrit dans les pages précédentes. Cette menace addictive est le troisième enjeu pathologique de l'adolescence.

REFERENCES

1. BRACONNIER A., MARCELLI D. : L'adolescence aux mille visages, Editions Universitaires, Paris, 1988, 1 vol. 204 p.
2. BLOS P. (1962) : Les adolescents, essais de psychanalyse. Trad. par P. Truffert et F. Gantheret, Stock, Paris, 1967.
3. BLOS P. : Son and father, J. Am. Psychoanal. Ass., 1984, 32, 301-324, Trad. Française : Fils de son père (F. Ladame), Adolescence, 1985, 3, 21-42.
4. CHOQUET M., LEDOUX S. : Adolescents, Enquête Nationale. INSERM, Paris, 1994, 1 vol., 346 p.
5. FRANK L., HELLMAN I. : A specific problem in adolescent boys : Difficulties in loosening the infantile tie to the mother. Bull. Phila. Asso. Psych., 1963, 13, 120-129.
6. HAIM A. : Les suicides d'adolescents, Payot, Paris, 1970.
7. LAUFER M. (1966) : Troubles psychiques chez les adolescents. Trad. par M. Waldblerg, Le Centurion, Paris, 1975, 1 vol.
8. MARCELLI D., BRACONNIER A. : Adolescence et psychopathologie, 4e éd, Masson éd, Paris, 1995, 1 vol., 559 p.
9. MARCELLI D. : Les états dépressifs à l'adolescence, Masson éd, Paris, 1995, 1 vol. 206 p.

ABSTRACT

Adolescence : a particular psychic ordeal

D. MARCELLI

The problematics of adolescence brings into play, through what we have termed the body circle, the family circle, and the social circle, a series of paradoxes conflicts/oppositions, where each time a conquest is possible but where also there is potential risk. This permanent conflictuality, is characteristic of adolescence. Confronted with this conflictuality, the capacity to assume the psychic conflict is therefore an essential factor in the development of the adolescent. From this point of view, cathexis of the internal psychic space is an essential element

of an adolescent's capacity to deal with this psychic working-through. It is this cathexis that allows a reinforcement of the internal working-through and a better tolerance to expectation and psychic conflictuality. On the other hand, anything that runs in the sense of a diminution of this psychic functioning : projection, acting out, etc ... reduces the adolescent's capacities of adaptation with regard to his internal psychic world as well as his environment.

Key words : Adolescence, identity, puberty